

Québec français



Pour une formation de mythonaute

Sabrina Vervacke

Numéro 123, automne 2001

Le mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vervacke, S. (2001). Pour une formation de mythonaute. *Québec français*, (123), 62–66.



Vénus et Mars,
Botticelli, vers
1485-86.
National Gallery,
Londres.

Pour une formation de mythonaute

Sabrina Vervacke*

De notre jeudi¹ hebdomadaire aux mouvements de la planète Saturne, des potions aphrodisiaques² aux hermaphrodites³, du narcisse⁴ au tournesol⁵ en passant par les « boîte de Pandore⁶ », « supplice de Tantale⁷ », « bras de Morphée⁸ » et « talon d'Achille⁹ », la mythologie gréco-romaine est depuis fort longtemps — et, sans vouloir faire office de pythonisse, pour quelques siècles encore — partie intégrante de la culture occidentale. Médecine, peinture, astronomie, botanique, vulcanologie, cinéma, séries télévisuelles ou sculpture, autant de champs de savoirs et de domaines artistiques qui se nourrissent au quotidien de l'immense et fabuleux héritage gréco-romain. D'où l'intérêt de considérer, dans nos cursus scolaires, l'importance de ce fonds. D'où l'ex-

Hermès et les
Dioscures, Praxitèle
330 av. J.-C. Musée
d'Olympie



MYTHE ET LITTÉRATURE

Au commencement n'était pas le mythe mais l'homme. Qu'il soit le conteur ou le scripteur des tribulations de Jupiter, le dépositaire du mythe a modelé sa narration au gré des besoins matériels de son activité¹², des impératifs culturels ou stylistiques de son époque. Le mythe est création artistique et les formes abouties que l'on trouve dans les dictionnaires de vulgarisation des amours de Phébus ou de Mars ne sont que les compilations de données accumulées au fil de la consultation de quelques dizaines d'ouvrages. L'approche du mythe en tant que création littéraire permet donc de nuancer les perceptions monolithiques et quasi magiques de ces récits dans lesquels toutes les civilisations réceptrices sont censées se retrouver. Si le mythe possède une certaine immortalité c'est parce qu'on le

La mythologie gréco-romaine est partie intégrante

trême difficulté de concevoir un enseignement de cette matière qui sache à la fois éviter les séductions de la simple collection d'histoires et les dangers d'un hypothétique tableau exhaustif des champs théoriques et des applications du mythe.

Medium souverain de transmission des gestes des dieux, nymphes et héros de l'Antiquité à nos jours¹⁰, la littérature propose un angle d'approche plaisant et incontournable de la matière mythologique. Délaissant ici la beauté des *Métamorphoses* d'Ovide, de l'*Iliade* d'Homère ou de la *Théogonie* d'Hésiode¹¹, je rappellerai simplement que, quelle que soit l'approche préconisée de la mythologie gréco-romaine, l'on ne peut jamais faire abstraction du livre. C'est en effet par et dans les textes que s'inscrit l'histoire du mythe. Un voyage en histoire littéraire semble donc tout indiqué lors d'une première approche de la mythologie.

réinvente au quotidien et qu'on l'adapte à chaque culture énonciatrice. En somme, l'histoire littéraire montre qu'en fait d'immortalité, le mythe subit à chacune de ses relations une petite cure de jouvence, un petit « plus » d'invention.

À l'origine de ces modifications, plusieurs mobiles. Par exemple, des vellétés politiques expliquent certainement l'origine de la multiplicité des lieux de naissance ou sphères d'action que l'on propose pour certains héros ou dieux. Ainsi Zeus, mis à l'abri du cannibalisme paternel, aurait passé son enfance en Crète : sur le mont Ida pour certains, sur le mont Aegéon pour d'autres, sur le mont Dicté pour une troisième série de sources. Pour d'autres auteurs, Zeus aurait, tout simplement, été éduqué en Arcadie. Aux sources de ces discordances géographiques, l'on avance souvent le désir de justifier des cultes locaux ou la primauté d'une cité ou d'une région sur une autre.

Parfois, il semble que les remaniements généalogiques de certains héros ne soient imputables qu'à la fertile imagination des auteurs successifs des mythes. Ainsi la belle Héléne, pour laquelle Grecs et Troyens se livreront une guerre sans merci, a des origines pour le moins douteuses. Dans l'*Illiade*, Héléne est fille de Zeus et de Léda. Son père humain est Tyndare et elle a pour frères et sœur Castor, Pollux et Clytemnestre. Toutefois, les versions accumulées au fil du temps lui donnent parfois pour mère Némésis. Afin d'échapper aux ardeurs du maître des dieux, cette dernière se serait métamorphosée en oie et Zeus l'aurait fécondée en prenant la forme d'un cygne. Dans d'autres versions, c'est Léda qui mérite les faveurs de Zeus métamorphosé. À la suite de ces ébats avicoles, une multiplicité de variantes propose des histoires de pontes fabuleuses et contradictoires. L'ascendance d'Héléne finit par être inconnue, puisqu'en plus de deux mères la tradition lui prête environ quatre schémas de naissance : selon les textes consultés, Héléne naît d'un œuf pondu par Léda ou Némésis ; d'un des deux œufs pondus par Léda : le premier étant partagé par Héléne et Pollux et le second par Castor et Clytemnestre ; du seul œuf pondu par Léda qui contenait cette fois les Dioscures et Héléne, Clytemnestre étant venue au monde naturellement. Enfin, pour clore cette généalogie insaisissable, signalons que d'autres traditions déchoient Zeus, Némésis et Léda de leur parenté et font d'Héléne la fille d'Océan ou celle d'Aphrodite.

Ces deux petits exemples, portant uniquement sur des points d'informations et non sur une longue séquence narrative, montrent que le mythe singulier n'existe pas. Considérer maintenant ce qu'il a fallu de siècles d'écriture poétique, historique, dramaturgique, etc. pour présenter des cycles unis démontre que le récit mythologique entier lui-même n'existe pas.

L'apparence ornée et finie d'une vieille bâtisse masque souvent les travaux réalisés sur son infrastructure, ses rénovations, ses agrandissements. Semblablement, la beauté du mythe et le plaisir que l'on prend à le lire ou à le raconter font oublier son histoire, ses versions, ses écritures, les multiples textes qu'il a fallu compiler, rassembler pour en venir à établir ne serait-ce qu'une histoire linéaire avec un commencement et une fin. Car, et c'est

de la culture occidentale.

là toute la difficulté de parler du mythe, il n'existe pas de version autorisée, de vulgate des 12 travaux d'Hercule ou du célèbre siège de Troie. Le plus souvent, les auteurs anciens nous ont laissé des bribes d'information, au mieux la relation d'une séquence d'une longue geste. Bien peu d'ouvrages de vulgarisation signalent que pour reconstituer la vie et les aventures d'Hercule, de sa naissance à sa déification, il a fallu consulter les œuvres de Pindare (510-438), Denys d'Halicarnasse (1^{er} s. av. J.C.), Diodore de Sicile (90-20), Ovide (43-17), Strabon (58-21), Plutarque (46-125), Virgile (70-19), Apollodore (v. 180), Clément d'Alexandrie (150-215), Hésiode (VIII^e s.-VII^e s.), Pausanias (V^e s.), etc. De même, si l'on allègue constamment Homère pour ce qui concerne la guerre de Troie, on oublie souvent de préciser que l'*Illiade* débute in *media res* et qu'elle relate la colère d'Achille et non pas l'ensemble du siège de Troie. Pour obtenir de plus amples informations sur les causes de la guerre, sur

son déroulement et sur le retour des Grecs chez eux, il faudra attendre plusieurs siècles et considérer les continuations, corrections et amendements des rhapsodes, des savants alexandrins (Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque, etc.) et des médiévaux (Darès de Phrygie, Dictys de Crète, Geoffrey de Monmouth, Benoît de Sainte-Maure, etc.).

S'il est bien évidemment impossible — et inutile lorsque l'on ne se destine pas à l'édition critique d'un texte mythologique — de s'arrêter à toute nouvelle étape de la gestation d'un mythe pour le présenter à des néophytes, soulever la question de son aventure livresque permet de le présenter sous son véritable jour : un élément du patrimoine artistique, apatride et cosmopolite dans ses versions les plus abouties. Œdipe appartient autant à Sophocle, qu'à Hygin, Diodore de Sicile, Cocteau ou Freud. Et si certains emplois, certaines versions du mythe semblent parfois le dénaturer, ce n'est qu'une question de temps avant que ces variantes n'intègrent l'histoire des vies du fils de Laïos¹³. Au prix de modifications constantes, chaque auteur a enté sur le récit mythologique ce qu'il souhaitait y voir exposer. L'étude diachronique — et parcellaire — des métamorphoses littéraires d'un mythe est un exercice salutaire sur lequel il convient de s'arrêter lors d'une présentation générale de la mythologie gréco-romaine. Les deux acquis de cette expérience, soit la lucidité et l'esprit critique, sont, on ne le répète jamais assez, essentiels à toute formation culturelle. Appliquée à certains épisodes de la guerre de Troie — ou, pour les courageux, à l'ensemble de la geste —, la méthode de l'histoire littéraire nous livre au moins deux leçons d'importance : l'immortalité du mythe se mesure à l'aune des générations humaines et les versions actuelles de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée* n'ont sans doute pas été pensées par Homère.

MYTHE ET HISTOIRE HUMAINE

C'est que, et j'en viens ici à une autre dimension trop souvent ignorée, ancrée dans un système de pensée éminemment subjectif (le plus souvent celui de son auteur), la version d'un mythe a rarement fait l'unanimité de sa société d'accueil. Autre accroc dans une matière que l'on voudrait parfois immatérielle et quasi sacrée, les théogonies, cosmogonies et autres mises en scène des dieux brodées par Homère, Hésiode ou Ovide n'ont pas toujours satisfait les esprits de leur temps. Il faut dire qu'à la lecture de la *Théogonie* ou des *Métamorphoses*, on se surprend souvent à sourire de ces dieux et déesses aux défauts bien humains. Ainsi Jupiter, maître de l'Olympe et détenteur de la foudre, semble passer la majeure partie de son immortalité à courir la « nymphette » et à imaginer des stratagèmes pour dissimuler ses multiples adultères aux yeux de Junon, épouse trompée et crainte¹⁴. Pallas, déesse de la sagesse, succombe à la colère dans le concours livré contre Arachné ; et Phébus, maître des oracles pythiques, est aveugle au destin de son fils Phaéton. Le langage de ces augustes personnages produit également un effet étrange : une relecture récente de l'*Illiade* m'a étonnée par le nombre de volées de bois vert litté-



Cesare Da Sesto. D'après Léonard de Vinci. *Léda*. Londres, Wilton House. Ph. Cooper.

ralement promises par Zeus à Héra. Autant de signes qui rappellent les ouvriers humains du mythe, autant de points qui peuvent faire sourciller dans des sociétés polythéistes. Cette dimension anthropomorphique du mythe gréco-romain est d'ailleurs, à mon avis, l'une des causes de sa vitalité. Objet de polémique beaucoup plus qu'objet consensuel, le mythe doit sa survie, et ses réécritures, aux discussions passionnées qu'il a toujours suscitées.

Dans une magnifique étude portant sur le mythe et l'allégorie, Jean Pépin rappelle que la dimension politico-religieuse des principes évoqués dans les récits mythologiques a donné lieu à quelques planifications d'*autodafé* ou, à tout le moins, que le métier de mythographe n'a pas toujours été de tout repos. Xénophane, par exemple, accuse-t-il Homère et Hésiode « d'avoir attribué aux dieux les actions que les hommes tiennent pour honteuses et blâmables : le vol, l'adultère et la tromperie réciproque ». Diogène Laërce, dans une séquence de ses *Vies des philosophes*, précise qu'à son retour d'un voyage aux enfers — dans le temps, on pouvait aller loin... —, Pythagore aurait rapporté y avoir vu « l'âme d'Hésiode liée, hurlante à une colonne d'airain, et celle d'Homère suspendue à un arbre, avec des serpents autour d'elle, en punition de ce qu'ils avaient dit des dieux ». Témoignage exceptionnel d'un fâcheux ? Quelques traces, toutes aussi antiques, d'évaluations de la santé mentale d'Homère ou Hésiode laissent à penser que la mise en texte des Olympiens n'a réellement pas fait l'unanimité en son temps. L'immoralité des mythes est souvent condamnée et ce, dès l'Antiquité. Parfois même, leurs scripteurs sont taxés d'imbécillité. Appelant à la vigilance par-delà le foisonnement mythologique, Héraclite jugera sévèrement les

ques est quasiment indissociable de la naissance de l'allégorisme.

La pratique de l'allégorie alléguée ici ne renvoie pas à la fabrication de métaphores filées mais à la transposition complète ou partielle d'une séquence mythologique dans un autre univers symbolique. Dans ce type de décodage de la fable, car il s'agit ici de supposer que le poète a dissimulé quelques vérités universelles et intemporelles sous ses récits, on associe chaque événement narratif, chaque actant à un phénomène physique, un événement historique ou une vérité morale. Avec un tel système d'équivalence, « [o]u bien les mythes sont la relation, plus ou moins dénaturée, de faits historiques, dont les acteurs furent de simples hommes, élevés au rang des immortels. Ou bien, ils expriment la combinaison ou la lutte des puissances élémentaires dont est constitué l'univers : et les dieux sont alors des symboles cosmiques. Ou bien, ils ne sont que le revêtement fabuleux d'idées morales et philosophiques — et les dieux, dans ce cas, sont des allégories¹⁶ » des vices, des vertus, des archétypes de saints ou de vicieux consommés. Des exemples ? Prenons la lecture du mythe de Pélidas par Diogène le Cynique. Pélidas, oncle de Jason, avait tenté de supprimer son neveu en l'envoyant (avec ses Argonautes) conquérir la toison d'or en Colchide. Au retour, Médée la magicienne l'accompagne et décide de venger Jason des pulsions meurtrières de Pélidas. C'est ainsi qu'elle convie les filles de ce dernier à assister à un cérémonial magique, comptant bien les inciter au parricide. Au cours de ce rituel, Médée tranche un vieux bélier en petits morceaux et le plonge dans un chaudron rempli d'une mixture de sa composition. Quelques instants plus tard, sous les yeux ébahis des filles de Pélidas, un agneau sort du chaudron. Convaincues par la magicienne de pouvoir rendre la jeunesse à leur père, les filles de Pélidas tuent leur père et le



La naissance des récits mythologiques est quasiment indissociable

plongent dans le chaudron de Médée... et c'est ainsi que le sceptre du pouvoir à Iolcos changea de mains. Histoire scandaleuse de parricide, ce mythe gagne pourtant ses lettres de noblesse auprès des Cyniques par la lecture suivante. Selon Diogène, le récit, sous les figures obliques de la poésie, contient une précieuse leçon philosophique. Médée est en fait une diététicienne appliquant à la lettre les principes d'hygiène de vie prônés par les Cyniques. Dans le cadre de cette lecture, le chaudron symbolise en fait les bains de vapeur auxquels il faut fréquemment se livrer pour dégraisser le corps ; le démembrément renvoie au caractère débile des parties du corps abandonnées à l'oisiveté et aux plaisirs qu'il faut durcir et purifier par le bain et l'exercice. Grâce à ce régime alliant propreté et exercice, Médée — qui, à ce niveau de lecture, a réellement existé — a créé une sorte de cure de jouvence pour de nombreux hommes autrefois mollassons. D'où la naissance d'une légende la présentant comme détentrice d'un pouvoir de rajeunissement...

Drolatiques et, disons-le, farfelues, ces interprétations allégoriques sont indissociables de l'histoire du mythe, car elles expliquent en grande partie le fait qu'il n'ait pas été purement et simplement évacué de civilisations aux systèmes religieux pour le moins radicaux. Initiés par les Anciens — Anaxagore, Thalès de Milet, Aristote, Platon, Zénon, Cicéron, etc. : tout ce que l'Antiquité

« pères » de la littérature grecque. Selon lui, « [u]ne vaste érudition n'apprend pas à être intelligent, autrement elle l'aurait appris à Hésiode » et, d'après le témoignage de Diogène Laërce, le même Héraclite affirmait haut et fort qu'« Homère méritait d'être chassé des assemblées et bâtonné »¹⁵. Évidemment, et heureusement pour le sujet de cet article, les tenants des mythes hésiodiques et homériques vont imaginer des répliques à leurs détracteurs. C'est ainsi que la naissance des récits mythologi-

compte de penseurs semble s'être arrêté sur le mythe et l'allégorie —, les modes allégoriques sont en effet récupérés par les chrétiens qui en usent à la fois pour justifier des aberrations des textes bibliques et des textes antiques qu'ils désirent conserver. Dans les premiers temps du christianisme, la lutte fut, on s'en doute, parfois rude pour asseoir l'autorité de l'un ou l'autre des empires célestes. Si les Pères de l'Église ne manquèrent pas de jeter à la tête des penseurs païens les incongruités des récits mythologiques, ces derniers ne demeurèrent pas en reste et soulevèrent à leur tour les étrangetés des textes bibliques. Sans parti pris œcuménique, je signalerai simplement que si un Zeus tout puissant craignant son auguste épouse est peu crédible dans sa déité, il n'est pas moins étonnant de constater dans la *Genèse* que « l'esprit de Dieu se penchait au-dessus des eaux » avant même qu'il ne les ait créées...

Usant et abusant du commentaire allégorique pour justifier leurs textes sacrés, les chrétiens développèrent donc le même arsenal d'ingéniosité pour justifier l'intégration du legs antique à la culture chrétienne. Comme les Stoïciens ou les Cyniques, les théologiens médiévaux accolèrent très minutieusement des significations physiques, historiques et morales aux récits mythologiques. Les très sérieuses et respectables traductions médiévales des *Métamorphoses* d'Ovide exposent ainsi que Jupiter est en fait la personnification de l'éther ; Saturne, celle du temps ; Vénus, celle de l'amour (ou de la luxure), etc. La prédilection des théologiens pour la morale donne lieu à quelques interprétations savoureuses. Par exemple, Phaéthon foudroyé par Jupiter devient la preuve de ce que « Dieu châtie les orgueilleux ». L'errance de Io métamorphosée en vache illustre la bestialité des filles qui ont quitté la maison paternelle pour sombrer dans la luxure et qui se trouvent mises au ban de la société. Da-

de la naissance de l'allégorisme.

phné transformée, à la suite de sa prière aux dieux, en laurier pour échapper aux poursuites de Phébus devient le symbole de la virginité et, par extension, de la Vierge Marie.

LE VADE-MECUM DU MYTHONAUTE

Ces associations entre mythologie païenne et sacré chrétien — n'oublions pas que pour les croyants, la Bible relate des faits historiques — prirent une telle ampleur au Moyen Âge et à la Renaissance que le Concile de Trente (1545-1563) dut expressément interdire cette pratique qui amenait à faire des poètes païens des chrétiens avant l'heure ayant soigneusement annoncé sous leurs fictions mythologiques les événements du Nouveau Testament, naissance du Christ y compris... À la suite du dit Concile, on observe un ralentissement apparent dans la pratique allégorique. Toutefois, comme l'histoire littéraire n'est pas faite de fractures, il faudra encore de longues années avant que l'Occident rejette entre 2 500 et 3 000 ans de pratique mythologique et allégorique. Cette époque de renouveau n'est pas encore advenue et il est possible de poursuivre la veine des tribulations du mythe et de ses allégories au cours des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. En témoignent les bals costumés du Roi Soleil, les entrées de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, la poésie parnassienne comme *L'Eurydice*

d'Anouilh ou *L'Orphée* de Cocteau... Avis aux mythonautes du XXI^e siècle.

Pour ce qui est de l'influence de l'allégorie sur la mythologie, elle est multiple et touche l'ensemble des domaines où l'on emploie le langage des mythes gréco-romains. Par cette lecture à plusieurs niveaux, le mythe acquiert une symbolique encyclopédique et, conséquemment, intègre tous les champs de savoir. C'est que constamment associé à la lecture de la mythologie gréco-romaine, l'allégorisme a fini par parasiter la matière fabuleuse au point d'être indissociable des tribulations des Olympiens. L'exemple le plus probant des effets de cette osmose est sans doute la permanence des signes de l'empire des dieux sur le monde physique. C'est ainsi que le choix de leurs attributs représentés sur les tableaux, poteries, fresques et descriptions littéraires est commandé par la fortune d'une association allégorique. Jupiter est quasiment indissociable de la foudre ; Apollon n'est pratiquement rien sans son carquois empli de flèches qui symbolisent les rayons du soleil. La connaissance de cette pratique de lecture des mythes gréco-romains apprend donc que la moindre représentation des dieux est une construction idéologique datable et qu'elle n'est donc pas immémoriale, innée et fixe. Par exemple, compte tenu du nombre de récits mettant en scène les amours de Jupiter, pourquoi ne pas l'avoir « canoniquement » représenté en compagnie d'un groupe de nymphes ? De telles questions, qui ne trouvent leurs réponses que dans l'histoire littéraire, soulèvent à nouveau de nombreuses interrogations quant au statut de l'usage du mythe dans le domaine littéraire : si Ronsard ou Cocteau mentionnent Jupiter ou Œdipe, que signifient à leur époque respective ces figures ? Quel est l'état de la connaissance de la mythologie gréco-romaine au XVI^e ou au XX^e siècle ? Surtout, quelle mythologie connaît-on ?

Contrairement aux apparences — ce dont on ne parle pas semble toujours hors de portée — aborder la question de l'allégorisme comme celle de l'histoire littéraire du mythe n'est pas une tâche qui requiert érudition magistrale et audition savante. Et quand bien même le tout exigerait quelques lectures, les acquis de cette approche nous récompensent largement. Devenir mythonaute, c'est aller à la rencontre des civilisations passées, goûter leurs littératures, se frotter à leurs systèmes de pensée et partant, connaître nos arts et nos modes de perception et d'intégration du mythe gréco-romain. C'est respecter un patrimoine culturel et en comprendre les rouages. C'est lire intelligemment et apprécier, une fois de plus, tout le miracle, la faconde et le génie de l'imagination humaine.

Voyager par et dans le mythe permet également de développer le sens critique, de regarder d'un autre œil les textes anciens que l'on achète aujourd'hui dans de nombreuses collections de poche. La majeure partie des éditions modernes des œuvres antiques étant basée sur des manuscrits médiévaux, ce n'est pas un luxe que de se demander qui a écrit — et surtout dans quelle optique —

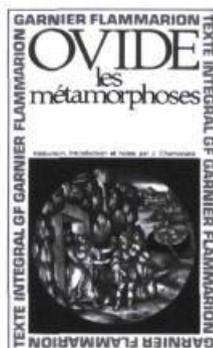
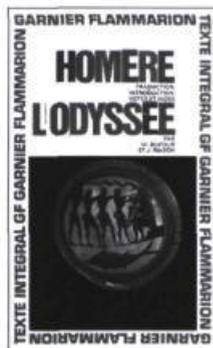
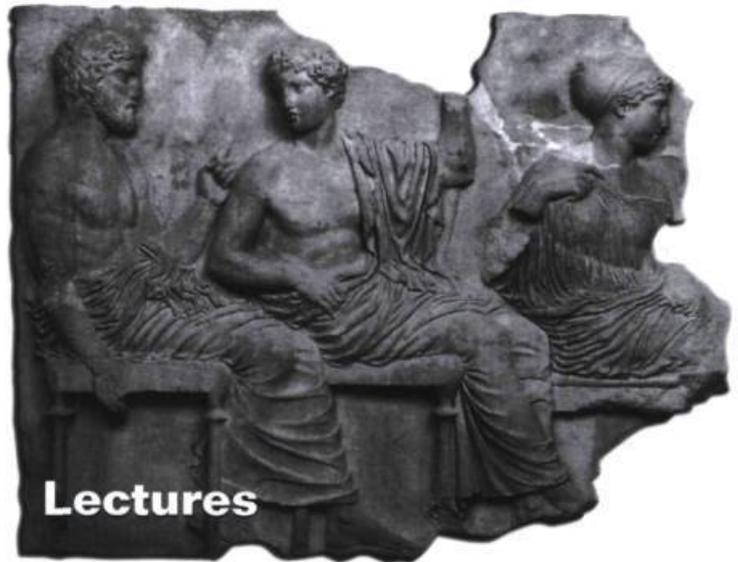


ce que l'on lit. Enfin, interroger l'histoire du mythe explique en grande partie sa pérennité et avive la curiosité quant aux fondements idéologiques — et allégoriques ? — des *Hercule* et *Xéna la guerrière* hebdomadaires.

* Sabrina Vervacke est professeure de littérature française à l'Université Laval.

Notes

- 1 L'étymon de « jeudi » serait le *Jovis dies* (jour de Jupiter) romain.
- 2 D'Aphrodite, déesse de l'amour.
- 3 Fils d'Hermès et d'Aphrodite métamorphosé, à la suite de la prière vengeresse de Salmacis dont il repoussait les avances, en être mi-homme, mi-femme.
- 4 Premier narcissique (et pour cause !) connu, Narcisse s'étiola sur les bords de la fontaine où il était tombé amoureux de son propre reflet. C'est à l'endroit où il mourut qu'apparurent les premiers narcisses.
- 5 À l'origine du tournesol, le désespoir de Clytie, amante de Phébus dieu du soleil. Délaissée pour une sombre histoire de jalousie et de délation, Clytie passa le reste de ses jours (humains) à observer la course de son ancien amant dans le ciel jusqu'à sa métamorphose en héliotrope.
- 6 Première femme, selon Hésiode, Pandore fut créée à la demande de Zeus par Héphaïstos et Athéna afin de châtier Prométhée et l'humanité. En lieu et place d'une célèbre pomme donnée à croquer, Pandore ouvrit une jarre dans laquelle on avait enfermé tous les maux qui depuis se sont répandus sur la terre.
- 7 À un banquet auquel il avait convié le très mondain cercle des Olympiens, Tantale eut l'étrange et scandaleuse idée de transformer son fils Pélops en plat de résistance. Démasqué, Tantale fut condamné à éprouver la faim et la soif perpétuellement. C'est ainsi qu'aux enfers il est enchaîné près d'un ruisseau dont les eaux se retirent dès qu'il essaie de boire et sous un arbre fruitier qui écarte ses branches lorsqu'il tente d'y saisir un fruit.
- 8 Dieu des songes.
- 9 Afin de rendre son mortel de fils invulnérable, Thétis plongeait Achille enfant dans les eaux du Styx (fleuve des enfers). Seul le talon par lequel la déesse retint son enfant ne fut pas mis sous la protection des eaux infernales et, selon certaines traditions, c'est par ce défaut de cuirasse qu'Achille est mort, percé d'une flèche.
- 10 Sur quelques emplois récents de la mythologie et pour une réflexion sur l'intertextualité, voir Suzanne Poulitot, « Mythes et mythologies », *Québec Français*, n°120 (hiver 2001), p. 56-58.
- 11 Ces textes fondateurs sont tous disponibles dans des éditions de poche abondamment et commodément annotées.
- 12 Par exemple, dans des sociétés où la relation orale du mythe était prépondérante, le lien entre le conteur et ses auditeurs est souvent marqué par de nombreuses répétitions et astuces mnémotechniques qui permettent de mémoriser la geste relatée tout en assurant le contact avec l'auditoire.
- 13 Contrairement à la version immortalisée par Sophocle dans *Œdipe roi*, Œdipe ne se mutile pas toujours en signe de contrition : dans la version d'Euripide, Œdipe est victime d'une conspiration menée par son oncle Créon qui le considère comme un usurpateur et le fait aveugler. Par ailleurs, dans la version épique du récit, Œdipe n'abandonne pas le trône de Thèbes à la suite de la révélation de son infortune et il règne jusqu'à sa mort au cours d'une guerre l'opposant aux Minyens.
- 14 Voir, par exemple, le mythe d'Io.
- 15 Textes et exemples cités par Jean Pépin dans *Mythes et allégories*, p. 105-109.
- 16 Jean Seznec, *La survivance des dieux antiques*, p. 13.



Pour se faire une bonne idée des principaux récits mythologiques connus :

- Hésiode, *Théogonie*, traduction, présentation et notes de Annie Bonnafé ; précédé d'un essai de Jean-Pierre Vernant, Paris, Rivages (Rivages poche), 1993.
- Homère, *Iliade* et *Odyssée*, édition établie et traduite par Louis Bardollet, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1995.
- Ovide, *Métamorphoses*, édition présentée et annotée par Jean-Pierre Néraudeau ; traduction de Georges Lafaye, Paris, Gallimard (Folio), 1992.

Dictionnaires simplifiés :

- Pierre Commelin, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Pocket, 1994.
- Edith Hamilton, *La mythologie : ses dieux, ses héros, ses légendes*, Alleur, Marabout, 1997.

Quelques ouvrages commodes pour préparer un dossier sur le mythe et la littérature :

- Christophe Carlier et Nathalie Griton-Rotterdam, *Des mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses (Thèmes et Études), 1994.
- Marie-Catherine Huet-Brichard, *Littérature et mythe*, Paris, Hachette (Contours littéraires), 2001.
- Pierre Albouy, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, Armand Colin (U. Lettres), 1998.

Deux incontournables sur le sujet de l'allégorisme fabuleux :

- Jean Pépin, *Mythes et allégories*, Paris, Aubier/Éditions Montaigne (Philosophie de l'Esprit), 1958.
- Jean Seznec, *La survivance des dieux antiques*, Paris, Flammarion (Champs), 1993.